# CRITIQUE, opéra. MONTPELLIER, opéra-comédie (les 8, 10 et 12 avril 2025). MOZART : Mitridate. L. Sekgapane, M. Lys, K. Murrah, H. Wu… Emmanuelle Bastet / Philippe Jaroussky

**L'Opéra Comédie de Montpellier (en coproduction avec l'Opéra de lausanne) offre actuellement une production magistrale de *Mitridate, re di Ponto* de Wolfgang Amadeus Mozart, sous la direction musicale inspirée de Philippe Jaroussky et dans une mise en scène raffinée signée Emmanuelle Bastet. Ce chef-d'œuvre de jeunesse du compositeur autrichien, créé à seulement 14 ans, prend vie sous un jour résolument moderne, tout en respectant la grandeur classique de l'*opera seria.***

**Philippe Jaroussky**, plus souvent acclamé comme contre-ténor, révèle ici son talent tout aussi impressionnant de chef d'orchestre. À la tête de l'**Orchestre National Montpellier Occitanie**, il insuffle une énergie dynamique et une sensibilité remarquable à la partition, mettant en valeur la richesse orchestrale et les nuances dramatiques de l'œuvre. Les tempi sont parfaitement maîtrisés, tantôt fougueux dans les airs de bravoure, tantôt d'une délicatesse envoûtante dans les moments plus intimes.

Le spectacle imaginé par **Emmanuelle Bastet** baigne dans une atmosphère bleutée, évoquant à la fois la Méditerranée antique et un espace mental abstrait. Le scénographe **Tim Northam** a choisi la *phtalocyanine*, un pigment profond et mystérieux, qui oscille entre l'outremer et un noir bleuté en fonction des éclairages. Ce bleu, à la fois intemporel et suggestif, sert de toile de fond à un décor mobile composé d'escaliers qui glissent lentement sur scène, créant des espaces tantôt intimes, tantôt oppressants. Ces escaliers deviennent des lieux de confidence, de solitude ou de méditation douloureuse, tandis que des rideaux de fils bleus ajoutent une dimension labyrinthique, reflétant le trouble intérieur des personnages. Les costumes, inspirés par un Orient théâtral *alla Veronese*, mêlent étoffes soyeuses et détails baroques. Mitridate arbore un manteau à col de loutre, tandis que les princes adoptent un négligé chic de jeunes cavaliers romantiques. La mise en scène évite toute référence historique précise, préférant plonger le spectateur dans un univers onirique où seuls comptent les sentiments et les conflits humains.



Le ténor sud-africain **Levy Sekgapane** incarne avec une autorité souveraine le roi du Pont, déchiré entre colère et tendresse. Sa voix puissante et agile domine la scène, notamment dans l'air furieux *« Vado incontro al fato estremo »*, où il déploie une technique impeccable et une expressivité déchirante. La soprano suisse **Marie Lys**, lumineuse et virtuose, livre une performance émouvante dans le rôle d'Aspasie. Son timbre cristallin et sa maîtrise des vocalises enflamment la salle, particulièrement dans *« Pallid'ombre »*, où elle exprime avec une grâce poignante le désespoir de son personnage. De son côté, le contre-ténor américain **Key'Mon Murrah** (Sifare)renouvelle l'enthousiasme suscité en nous lorsque nous l'avions découvert, en février dernier au Théâtre du Capitole dans Giulio Cesare (rôle de Sesto), et il impressionne à nouveau par la pureté de son timbre et sa musicalité exquise. Son duo avec Marie Lys, *« Se viver non degg'io »*, est un moment d'une beauté à couper le souffle. La mezzo-soprano chinoise **Hongni Wu** apporte une présence scénique captivante et une voix riche en couleurs à son personnage de Farnace, parfaite pour incarner le fils rebelle. Son interprétation de *« Venga pur, minacci e frema »* est d'une intensité dramatique rare. La jeune soprano franco-catalane **Lauranne Oliva** incarne ce soir Ismene, après avoir tenu le rôle d'Aspasie à Lausanne, et éblouit tant par la beauté du timbreque le brillance de la technique vocale. Le contre-ténor italien **Nicolò Balducci** (Arbate) complète avec brio cette distribution, tandis que le jeune ténor suisse **Rémy Burnens** (Marzio) confirme son immense potentiel avec une prestation assurée.

Les ovations enthousiastes du public montpelliérain témoignent du succès de cette production. Entre prouesses vocales, direction musicale inspirée et mise en scène intelligente, ce *Mitridate* est bien plus qu'un opéra : c'est une expérience lyrique totale, qui confirme une fois encore le génie intemporel de Mozart !…

**CRITIQUE, opéra. MONTPELLIER, opéra-comédie (les 8, 10 et 12 avril 2025). MOZART : Mitridate. L. Sekgapane, M. Lys, K. Murrah, H. Wu… Emmanuelle Bastet / Philippe Jaroussky. Crédit photographique © Marc Ginot**



# LIVE STREAMING. MOZART : Mitridate roi du pont, ven 4 avril 2025, 19h (live depuis Le Teatro Real, Madrid / Elsa Dreisig, Franco Fagioli… / Ivor Bolton, Claus Guth _

**Dans l’un de ses premiers opéras sérias [Mitridate fait figure avec Lucia Silla de premiers chefs d’œuvre lyriques absolus], le jeune MOZART (14 ans) comprend et maîtrise déjà tous les enjeux du genre lyrique le plus noble. Outre le raffinement et l’élégance de son orchestre, c’est surtout la capacité de son écriture vocale qui subjugue ; elle exprime au plus près des passions humaines, chaque sentiment qui anime voire dévore le cœur et l’âme de ses personnages.**

**QUAND MITRIDATE PART A LA GUERRE…** Des héros de l’histoire romaine [et Racine], le jeune dramaturge fait des êtres de chair et de sang, voire des individus qui sur la scène

théâtrale souffrent, s'aiment et se désespèrent… **Le roi Mitridate part à la guerre**, confiant son empire à ses fils Sifare et Farnace. Dupé par la rumeur de la mort de son père, Farnace déclare son amour à Aspasia, la fiancée du roi. Celle-ci demande la protection de Sifare. Mitridate revient en proposant à Farnace d'épouser Ismène. Lorsqu'il apprend la culpabilité de Farnace, il décide de le tuer… Aura-t'on droit à une fin heureuse malgré ces rivalités politiques et amoureuses ? Qui tirera leçon des manipulations et mensonges énoncés ?

En mars 1770, le jeune Mozart, alors âgé de 14 ans, présente 3 magnifiques arias lors d'une soirée chez le comte Firmian à Milan. Le succès rencontré lui vaut sa première commande, celle d'un opéra seria pour l'un des trois principaux théâtres italiens. L'opéra qui en résulte, ***Mitridate, re di Ponto***, a l'avantage d'être tiré d'une grande pièce du même nom de Jean Racine. Ici, la tension est maintenue tout au long de la pièce, ce qui était impossible pour les tragédies du 18ème siècle, caractérisées par plus de douceur et moins de sang. Le siècle des Lumières aimait les fins heureuses et, fait inhabituel chez Racine, personne ne meurt, à l'exception du vieux roi féroce.

Le metteur en scène **Claus Guth** revient **à Madrid** présenter cette nouvelle production, créée ainsi en avril 2025. Pour la première de cet opéra à Madrid, **le Teatro Real** a réuni une distribution prometteuse – parmi laquelle **Juan Francisco Gatell**, **Sara Blanch**, **Elsa Dreisig** et **Franco Fagioli** – bien armés pour affronter les exigences de virtuosité vocale des nombreux airs de Mozart, sans nul doute de plus en plus beaux et justes, à mesure que l'action progresse. Et que chaque personnage se révèle à lui-même et aux autres.

**VOIR MITRIDATE sur OperaVision le 4 avril 2025, 19h CET : https://operavision.eu/performance/mitridate-re-di-ponto**




**Live streaming ven 4 avril 2025,19h CET**
**EN REPLAY jusqu'au 4 octobre 2015, 12h**

**Chanté en italien**
**Sous-titres en italien, espagnol, anglais**

## DISTRIBUTION

Mitridate : **Juan Francisco Gatell**
Aspasia : **Sara Blanch**
Sifare : **Elsa Dreisig**
**…**

Wolfgang Amadeus Mozart : MITRIDATE
Texte, livret
Vittorio Amedeo Cigna-Santi

Direction musicale : **Ivor Bolton**
Mise en scène : **Claus Guth**

# CRITIQUE, opéra. LAUSANNE, le 23 février (et jusqu'au 2 mars) 2025. MOZART : Mitridate. P. Fanale, L. OLiva, A. Zöhrer, A. Sanz… Emmanuelle Bastet / Christoph Spering

**La production de *Mitridate, re di Ponto* de W. A. Mozart présentée à l'Opéra de Lausanne est une célébration du pouvoir des voix, de la musique et des émotions. Sans recourir à des concepts modernisateurs ou à des décalages anachroniques, cette mise en scène d'Emmanuelle Bastet et la direction musicale d'Andreas Spering offrent un spectacle d'une élégance rare, porté par une distribution vocale exemplaire et une interprétation orchestrale subtile. Pendant près de trois heures, le public est captivé par les tourments amoureux et les conflits familiaux d'un quintette de personnages désemparés : un roi et ses deux fils, tous trois épris de la même femme. Les thèmes universels du désir, de la jalousie et de la trahison sont explorés avec une intensité qui rivalise avec la musique frémissante de Mozart, trop rarement jouée.**

Le spectacle baigne dans une atmosphère bleutée, évoquant à la fois la Méditerranée antique et un espace mental abstrait. Le scénographe **Tim Northam** a choisi la phtalocyanine, un pigment profond et mystérieux, qui oscille entre l'outremer et un noir bleuté en fonction des éclairages. Ce bleu, à la fois intemporel et suggestif, sert de toile de fond à un décor mobile composé d'escaliers qui glissent lentement sur scène, créant des espaces tantôt intimes, tantôt oppressants. Ces escaliers deviennent des lieux de confidence, de solitude ou de méditation douloureuse, tandis que des rideaux de fils bleus ajoutent une dimension labyrinthique, reflétant le trouble intérieur des personnages. Les costumes, inspirés par un Orient théâtral *alla Véronèse*, mêlent étoffes soyeuses et détails baroques. Mitridate arbore un manteau à col de loutre, tandis que les princes adoptent un négligé chic de jeunes cavaliers romantiques. La mise en scène évite toute référence historique précise, préférant plonger le spectateur dans un univers onirique où seuls comptent les sentiments et les conflits humains.

Composé par Mozart à l'âge de quatorze ans, *Mitridate* est une œuvre qui transcende les conventions de l'*opera seria*. Bien que structuré autour des airs *da capo* traditionnels, il révèle déjà l'audace mélodique et l'expressivité qui caractériseront les chefs-d'œuvre de la maturité du compositeur. **Andreas Spering**, à la tête de l'**Orchestre de Chambre de Lausanne**, dirige avec une maîtrise remarquable, sculptant chaque phrase musicale avec précision et sensibilité. Les cordes veloutées, les vents savoureux et les ponctuations dynamiques créent une balance parfaite entre la fosse et le plateau, sans jamais couvrir les voix.



La distribution est portée par des interprètes d'exception, à commencer par la soprano franco-catalane **Lauranne Oliva**, en Aspasia, qui se distingue par son timbre chaud, son *legato* impeccable et sa capacité à incarner la noblesse tragique de son rôle. Son duo avec Sifare, interprété par la soprano gréco-autrichienne **Athanasia Zöhrer**, est un moment de grâce absolue, où les voix s'entrelacent avec une sensualité qui préfigure les héroïnes mozartiennes à venir. Zöhrer, également impressionnante dans son air « *Pallide ombre* », déploie une virtuosité et une intensité émotionnelle qui captivent l'auditoire. Le ténor italien **Paolo Fanale**, dans le rôle-titre, relève avec bravoure les défis techniques d'une partition exigeante, alternant entre tendresse et fureur. Son interprétation, à la fois vocale et théâtrale, donne à Mitridate une dimension humaine et complexe. Le contralto croate **Sonja Runje**, en Farnace, apporte une profondeur troublante à son personnage, notamment dans son air de repentir *« Già dagli occhi il velo è tolto* », où la beauté de ses graves et la noblesse de son phrasé touchent au sublime. **Aitana Sanz**, en Ismène, incarne la pureté et la sincérité avec une fraîcheur vocale et des suraigus éblouissants. Le contre-ténor italien **Nicolò Balducci** et le ténor suisse **Rémy Burnens**,

respectivement en Arbate et Marzio, complètent cette distribution avec *brio*, démontrant une maîtrise impeccable du chant orné.

Cette production, qui sera reprise en avril prochain à Montpellier (sous la direction de Philippe Jaroussky et avec une distribution essentiellement différente), est une réussite totale. Elle rappelle que l'*opera seria*, loin d'être une forme figée, peut être d'une modernité et d'une intensité bouleversantes. Le public, visiblement surpris et ravi, a réservé une ovation chaleureuse à cette interprétation qui allie élégance visuelle, profondeur musicale et engagement théâtral. *Mitridate* à Lausanne est une preuve éclatante que les passions humaines, portées par la musique de Mozart, restent intemporelles et universelles.

---

**CRITIQUE, opéra. LAUSANNE, le 23 février (et jusqu'au 2 mars) 2025. MOZART : Mitridate.** P. Fanale, L. OLiva, A. Zöhrer, A. Sanz… Emmanuelle Bastet / Christoph Spering. Toutes les photos © Carole Parodi

**VIDÉO** : Teaser de « *Mitridate* » de Mozart selon Emmanuelle Bastet à l'Opéra de Lausanne

# BRUXELLES, le Mitridate de Deloeuil et Clarac

**BRUXELLES, Mitridate de Mozart, jusqu'au 19 mai 2016**. Pendant ses travaux de rénovation, La Monnaie affiche dans un nouveau site adapté (tente de 1100 sièges) le premier grand opéra seria du jeune Mozart. Un ouvrage commandé pour Milan, où le compositeur encore au début de sa carrière doit satisfaire aux désiderata des chanteurs vedettes. La sensibilité de Wolfgang se lit déjà dans la ligne des cordes, la flexibilité et l'expressivité déjà « Sturm und Drang » de son écriture…



Dans une mise en scène actualisée, aux références explicites à la dernière histoire européenne – entre Grexit et Brexit, sans omettre la politique de la crise migratoire hors union européenne (vidéos et références télévisuelles permanentes, avec flashes info et breaking news réguliers, style chaînes

d’infos..),  le seria d’un musicien surdoué de 14 ans, affirme évidemment une très solide maturité musicale et déjà une justesse des situations dramatiques absolument convaincantes. Fortement marqué par Jommelli (découverte stupéfaite de l’Armida Abbandonata à Naples), Mozart maîtrise la langue lyrique malgré son jeune âge ; l’utilisation de l’harmonie comme élément de coloration psychologique est idéale et le contour des personnages, confrontés, affrontés, séparés ou associés, n’en gagne que plus de profondeur comme de vérité. Mozart semble ne pas être soucieux de types humains, mais déjà d’individualités fortes, en souffrance ou désirantes, dont la tension et les calculs illustrent déjà le thème du pardon et un certain appel au renoncement, qui annoncent le dernier seria de 1791, Le Clemenza di Tito…

Et toujours pour les opéras italiens en général, l’articulation et l’accentuation des récitatifs doivent être scrupuleusement réalisés, sous la houlette d’un chef minutieux dans ce sens, Christophe Rousset (qui avait il y a quelques décennies, ressuscité et enregistré Didone Abbandonata de Jommelli justement).

Le production bruxelloise de ce printemps sollicite la vision du duo de metteurs en scène Jean-Philippe Clarac et Olivier Deloeuil avec la star (surestimée, déconcertante / fascinante en ses aigus aigres et pétaradants), la haute contre australienne David Hansen (Farnace)… Chez eux, l’actualisation pousse très loin le détail : mobiles, tablettes… d’une société hyper connectée dont les personnalités ainsi exposées donnent conférences de presse et points d’information… Chez lui, le souci du détail peut nuire à la liberté d’un chant qui se cherche encore.

Plus naturelle et fine musicienne, se distingue par la finesse introspective de sa conception du rôle assez déchirant d’Aspasia (III), Lenneke Ruiten qui fouille avec justesse les

méandres d’un parcours amoureux sinueux. Même soie à la fois sensuelle et articulée de Myrto Papatanasiu (Siface), dans ses duos avec Aspasia. La déconvenue viendrait soir après soir du Farnace de David Hansen, au chant trop droit, serré, … laid. On veut bien qu’il souligne la noirceur du personnage mais de la à saborder toute ligne de chant. Palmes au Mitridate de Michael Spyres, chant ductile et timbré, rayonnant, agile, d’une grâce absolue. C’est dire. A voir sous la tente du site Tour & Taxi à Bruxelles.

---

# Compte-rendu, Opéra. Dijon, Auditorium, le 28 février 2016. W. A. Mozart : Mitridate. Emmanuelle Haïm, Clément Hervieu-Léger.

**Les productions de Mitridate de W. A. Mozart sont plus que rares**. Ces vingt dernières années, on les compte sur les doigts d’une seule main. La raison n’en est pas tant la méfiance des directeurs de théâtre pour le premier opera seria d’un gamin de quatorze ans, que la difficulté de réunir une distribution cohérente et à la hauteur des exigences inhumaines de l’écriture vocale. En 1770, Mozart avait attendu l’arrivée de ses interprètes à Milan pour composer les vingt-deux numéros de sa partition, à la mesure des ultimes possibilités de chacun. Près de 250 ans plus tard, il s’agit de faire le chemin inverse et de s’adapter aux volontés mozartiennes. Ce qu’a presque totalement réussi l’Opéra de Dijon, avec cette nouvelle production créée au Théâtre des

Champs-Elysées quelques jours plus tôt.



Avec sa collection de contre-Ut, ses contre-Ré suraigus, ses intervalles diaboliques et toutes la variété de ses coloratures, c'est évidemment le rôle-titre qui pose les problèmes les plus épineux. Le ténor américain **Michale Spyres** triomphe des obstacles comme en se jouant, et sans faire l'économie d'un beau timbre au riche médium au profit de la volubilité. Il fait mieux : il donne une véritable épaisseur au personnage du roi cynique et rusé. Doté d'un timbre plutôt rêche mais sonore et véhément, le contre-ténor français **Christophe Dumaux** s'avère plus que crédible dans le rôle de Farnace, le traître et méchant de service. Celui de velours du jeune ténor **Cyrille Dubois (Marzio)**, en revanche, agit comme un baume lors de son unique mais magnifique aria « Se di regnar ».
Côté féminin, il est difficile d'isoler les mérites de chaque voix, tant elles sont complémentaires et forcent l'admiration. **Patricia Petibon** impose une Aspasia d'une maîtrise absolue et qui, dès son air d'adieu à Sifare, trouve des accents d'une intensité bouleversante. Elle transfigure d'ailleurs, tout au long de l'opéra, une vertigineuse ligne de chant en pure musique. Et puis elle trouve en **Myrto Papatanasiu (Sifare)** une voix, certes autrement corsée, mais qui s'accorde cependant à merveille à la sienne, ce qui fait de l'unique duo de l'ouvrage un des sommets de la matinée. Dans un registre plus limité, mais avec une pureté de timbre et de style inouïe, des aigus stratosphériques, ainsi qu'une musicalité jamais prise en défaut, la jeune soprano française **Sabine Devieilhe** incarne la pus touchante des Ismene. Enfin, **Jaël Azzaretti** fait preuve

d’une belle prestance dans le rôle d’Arbate.
C’est une litote de dire qu’**Emmanuelle Haïm** se sent parfaitement à l’aise dans cette partition tour à tour virtuose, tendre et impérieuse, libérant une belle fougue dans les sections rapides. En ce sens, l’Ouverture, d’une belle vitalité, et certains airs acrobatiques (« Al destin che la minaccia » d’Aspasia ou « Parto. Nel gran cimento » de Sifare…) sont étourdissants. Le Concert d’Astrée est, il est vrai, à son meilleur : les basses se montrent superbes et ronflantes, les cordes étincelantes et les bois ductiles à souhait.
Quant à **Clément Hervieu-Léger** – jeune pensionnaire de la Comédie Française qui avait signé une production de La Didone de Cavalli au TCE il y a quatre ans -, il est apparemment convaincu que, dans un opera seria de ce type où il ne se passe quasiment rien en termes de rebondissements et de coups de théâtre, il est parfaitement inutile d’imaginer une mise en scène… la sempiternelle mise en abyme du théâtre dans le théâtre ne pouvant plus – à nos yeux – en constituer une… Le soin de créer l’atmosphère revient alors aux superbes éclairages de **Bertrand Couderc** et au magnifique décor (figurant un vaste théâtre décrépi) qu’a imaginé **Eric Ruf**, le nouveau patron de la maison de Molière.
Malgré la longueur de l’ouvrage (plus de 3h30 entracte compris), le public bourguignon ne boude pas son plaisir et fait un triomphe à tout rompre aux artistes à l’issue de la représentation.

Compte-rendu, Opéra. Dijon, Auditorium, le 28 février 2016. W. A. Mozart : Mitridate. Avec Michael Spyres (Mitridate), Patricia Petibon (Aspasia), Myrto Papatanasiu (Sifare), Christophe Dumaux (Farnace), Sabine Devieilhe (Ismene), Cyrille Dubois (Marzio), Jaël Azzaretti (Arbate). Mise en scène : Clément Hervieu-Léger, Décors : Eric Ruf, Dramaturgie : Frédérique Plain, Costumes : Caroline de Vivaise, Eclairages : Bertrand Couderc. Le Concert d’Astrée. Emmanuelle Haïm (direction). Photo © Vincent Pontet.

# Compte rendu, opéra. Paris. CNSMDP, le 26 février 2014. Mozart : Mitridate. Enguerrand de Hys, … David Reiland, direction musicale. Vincent Vittoz, mise en scène



Dans le cadre du **cycle Mozart enfant** proposé par la Cité de la Musique du 26 février au 8 mars 2014, le Conservatoire National Supérieur de Musique et de Danse de Paris – CNSMDP pour les initiés – propose trois représentations du rare Mitridate, opera seria en trois actes composé par un Mozart d'à peine quatorze ans.

**Composée entre le 27 juillet 1770**, où le tout jeune compositeur reçoit le livret que l'abbé Amedeo Cigna-Santi a imaginé à partir de la pièce homonyme de Jean Racine, et le 26 décembre de la même année, date à laquelle l'ouvrage est créé au Teatro Regio Ducale de Milan, cette œuvre, malgré les stricts carcans auxquels elle se conforme, annonce déjà le Mozart de la maturité par son achèvement dans l'écriture instrumentale et vocale, ainsi que la psychologie des personnages qui prend déjà forme et se traduit nettement dans des airs très différenciés.

L'intrigue dépeint les tourments du roi **Mitridate**, dont les deux fils Sifare et Farnace brûlent de la même flamme pour la

princesse Aspasia, promise à leur père mais éprise du premier des deux jeunes hommes. Après un chassé-croisé sentimental aux nœuds enchevêtrés, le souverain expirant pardonne à ses enfants et unit enfin les amants.
Alors que les deux premiers actes demeurent inféodés aux traditions formelles attendues dans ce type d'ouvrage, c'est dans le troisième que la modernité naissante de l'écriture mozartienne se fait jour. La grande scène d'Aspasia « Pallide ombre », où la jeune femme veut se donner la mort en buvant une coupe de poison, préfigure les opéras suivants par son récitatif sec suivi d'une cavatine puis d'un récitatif accompagné.

**Les promesses du jeune Mozart**

Et l'on n'oubliera pas de sitôt l'admirable air de Farnace « Già dagli occhi », d'une tendresse poignante, paraissant appeler déjà Sesto de la future Clemenza di Tito, peut-être la plus belle page de la partition.
C'est pourquoi, devant tant de beautés musicales, on ne cesse de s'interroger quant au choix de Vincent Vittoz d'intégrer à sa scénographie, par ailleurs remarquable sinon modèle du genre, une troupe de danseurs censés, d'après la note d'intention du metteur en scène présente dans le programme de salle, offrir « une énergie nouvelle à la musique du jeune Mozart » et apporter « une fureur palpable à l'urgence [des] passions ». Le grand homme de théâtre a-t-il été si peu convaincu par la force de la seule musique qu'il a cru nécessaire d'en renforcer le pouvoir par des chorégraphies ? Ou a-t-il craint que les codes de l'opera seria et les caractères archétypaux des personnages parlent si peu au public de notre époque ?
Car ces danseurs, au demeurant admirablement préparés et d'un investissement sans faille, si leur présence permet des tableaux magnifiques lorsqu'ils demeurent immobiles spectateurs de l'action, leurs mouvements parasitent plus souvent la musique qu'ils ne la servent. En effet, l'attention

du public se révèle constamment attirée par les formes en déplacement qui entourent les chanteurs, ceux-ci demeurant souvent dans une économie de gestes très stylisée, et la concentration sur les parties chantées devient ainsi excessivement difficile.
En outre, fallait-il vraiment souligner la mise à nu de Farnace dans son air du III par trois danseurs se déshabillant à demi et pratiquant une toilette quasi-rituelle, ainsi que le jeune prince se lave de ses erreurs et expie ses fautes, absolution traduite si bien par la musique elle-même ? Si l'image s'avère belle, la redondance avec le propos musical alourdit un phrasé qui ne demande qu'à s'envoler.
Des questionnements regrettables, car la mise en scène de Vincent Vittoz demeure à tous les égards admirable de dépouillement et d'évidence, allant droit à l'essentiel, jouant simplement avec quelques panneaux, maniant adroitement les lumières et les couleurs, mettant ainsi en exergue une direction d'acteurs sobre et efficace, toute de noblesse et de sentiments contenus. Les costumes, mélangeant styles et époques pour un résultat intemporel et de toute beauté, participent à la réussite de cette production théâtralement remarquable.



Les jeunes chanteurs réunis ici, appartenant tous au Département des disciplines vocales, se donnent sans compter pour servir cette partition exigeante.
L'Arbate de la soprano Elisabeth Moussous impressionne par son ampleur vocale et l'arrogance de son registre aigu, ainsi que par sa prestance en scène, mais un médium ainsi qu'un registre grave peu sonores et des changements de registres souvent audibles nous laissent supposer une méforme passagère. Nous saluons l'entrée de cette jeune artiste prometteuse à l'Atelier Lyrique de l'Opéra de Paris, gageons que nous l'entendrons souvent désormais.
L'Aspasia de Jeanne Crousaud offre une prestation très convaincante et une belle conduite de la ligne, mais il faut attendre sa scène du III pour la voir sortir d'elle-même et s'engager corps et voix dans son personnage, un superbe moment de véritable théâtre musical.
Très réussie également, l'Ismene de Laura Holm, faisant admirer son timbre fruité de soprano lyrique et la noblesse de sa caractérisation tant vocale que scénique.
Admirablement complémentaires, les deux frères incarnés par

Anne-Sophie Honoré et Eva Zaicik.
La première laisse paraître son joli soprano un rien fragile au début de la représentation, mais prend de l'assurance au fil de la soirée, gagnant en aigu comme en souplesse.
La seconde, à l'énergie flamboyante et portant à merveille le travesti, impressionne par l'autorité de ses accents, l'impact de ses aigus et la belle couleur mordorée de son timbre, mais face à un centre de gravité qui nous apparaît relativement haut ainsi qu'à un registre grave plutôt discret, on ne peut s'empêcher de s'interroger sur la nature même de cette voix, nous laissant rêver à un magnifique soprano grand lyrique qui s'ignore. On salue en outre sa superbe interprétation de l'air dont nous parlions plus haut, sensible et à fleur de peau, le plus beau moment de la soirée.
Restent les deux rôles masculins, véritables baritenori à l'étendue surhumaine et à la virtuosité ébouriffante, donc difficiles sinon impossibles à distribuer à de jeunes chanteurs en cours d'études. Les deux interprètes affrontent ainsi courageusement l'écriture terrifiante qui leur incombe.
David Tricou fait de son mieux dans son air du III, donnant une épaisseur au personnage épisodique de Marzio ; et le Mitridate d'Enguerrand de Hys vient à bout de ses morceaux avec les honneurs. Mais pareille témérité devrait être, s'il est possible, prudemment évitée à l'avenir, tant le ténor paraît à la limite de ses moyens, semblant serrer la gorge pour soutenir la tessiture tendue du rôle. Les moyens de ce chanteur apparaissent intéressants, la prudence serait donc de mise pour permettre à cette voix de se développer sereinement dans des emplois plus accessibles et moins exigeants en terme de vaillance comme de largeur.
Ovations largement méritée pour l'orchestre, épatant de cohésion et d'équilibre, et mené de main de maître par le chef belge David Reiland, au geste ample et sûr, trouvant un juste milieu entre classicisme et modernité. Une très agréable soirée, qui aura permis de redécouvrir les mérites de Mitridate, coup de maître d'un jeune prodige.

Paris. CNSMDP, Salle d’art lyrique, 26 février 2014. Wolfgang Amadeus Mozart : Mitridate. Livret de Vittorio Amadeo Cigna-Santi. Avec Mitridate : Enguerrand de Hys ; Aspasia : Jeanne Crousaud ; Sifare : Anne-Sophie Honoré ; Farnace : Eva Zaicik ; Ismene : Laura Holm ; Marzio : David Tricou ; Arbate : Elisabeth Moussous. Orchestre du Conservatoire de Paris. David Reiland, direction musicale. Mise en scène : Vincent Vittoz ; Chorégraphie : Antoine Arbeit ; Costumes : Dominique Burté ; Lumières : Bruno Bescheron ; Encardement pédagogique : Olivier Reboul et Stéphanie-Marie Degand.

Illustration : © Ferrante Ferranti